

1. Introduction

Le parcours intellectuel d'Assia Djébar, femme de lettres Maghrébine, suscite l'admiration tant il est hors du commun, et surtout inespéré pour une femme de sa génération. L'apprentissage de la langue de l'autre la propulse dans une spirale inassouvie du savoir. Elle voue un amour immodéré à l'écriture. L'isolement que nécessite l'acte d'écrire s'apparente à une *khoulwa*, une retraite mystique : « L'acte d'écrire quand il est quotidien, solitaire jusqu'à l'ascèse, venait à modifier le poids de l'appartenance » (Djébar, 1999 : 42). L'écriture devient son véritable lieu d'ancrage. Tout au long de son ouvrage *Ces voix qui m'assiègent*¹, Assia Djébar tente de se présenter à son lectorat, ou tout simplement à des curieux qui souhaitent en savoir plus sur son rapport à l'écriture de façon générale, sur son étroite relation avec la langue française en particulier. À la question « D'où êtes-vous ? », elle vous répondrait sur le ton de l'évidence : « De l'écriture, du territoire de l'écriture ».

Elle se prête au jeu en questionnant : « Ne suis-je pas un écrivain tout court ? » (Djébar, 1999 : 42). Plus loin, elle reformule cette interrogation sous forme d'affirmation qui va crescendo. D'abord sous la forme d'un simple constat : « Je suis une romancière de langue français. » (Djébar, 1999 : 41) ou encore : « Je suis une femme de paroles françaises » (Djébar, 1999 : 49). Puis de manière plus énergique : « Je n'ai qu'une écriture, celle de la langue française. » (Djébar, 1999 : 42.) Et, sans équivoque, elle corrobore : « Je me présente devant vous comme un écrivain un point c'est tout. » (Djébar, 1999 : 61). Ces réponses sont nourries par une réflexion menée en amont sur les différentes composantes de son identité hybride, sur son appartenance au monde littéraire, et sur son rapport au monde.

Tout commence par un certain paradoxe qui jalonne le parcours d'Assia Djébar. Le succès du roman *Les Alouettes naïves*² est suivi de dix années de silence. Pourquoi cesser de publier quand un lectorat se fidélise et qu'une critique s'enthousiasme ? Est-ce de l'inconstance ? Est-ce de l'insatisfaction ? Est-ce de la boulimie intellectuelle ? Ou est-ce parce que, comme elle l'évoque elle-même, la part autobiographique qui s'est glissée dans sa fiction lui fait l'effet d'une exposition au voyeurisme ? A la solitude dans l'acte d'écrire et à la liberté qu'elle prend avec les mots sur lesquels elle règne, s'opposent les regards qui se focalisent sur le texte, donc sur elle, lors de la publication de l'ouvrage :

Se termine enfin, un jour, le livre, le roman, l'autobiographie en fragments. Puis, avec la publication, les lampes se rallument, [...] on se retrouve exposé en pleine lumière aveuglante, et c'est la catastrophe ! On se réveille sans recours et d'une manière irréversible de sa tombe-écriture, on se raidit au dehors. La mise à nu – cette durée infinie – commence. La violence intérieure se dresse, épine nue, de toute ombre protectrice (Djébar, 1999 : 114).

¹ Ces voix qui m'assiègent ouvrage... en marge de ma francophonie, ouvrage publié par Assia Djébar en 1999 chez Albin Michel. Ce dernier s'articule entre l'essai, le témoignage et la réflexion littéraire. Djébar y interroge la construction identitaire, aborde la francophonie et le décentrement en rapport avec l'écrivain francophone qui tout en restant lié à ses origines milite pour l'hybridité et l'altérité.

² *Les Alouettes naïves*, roman publié par Assia Djébar en 1967 chez Julliard. C'est une fiction qui est jalonnée de bribes autobiographiques. Djébar livre ses propres questionnements identitaires et politiques ainsi que certains éléments de sa vie privée. Après la publication de ce roman Djébar ressent un malaise vis à vis de sa langue d'écriture. Elle vit un tiraillement identitaire c'est pourquoi elle arrête d'écrire. Non pas pour une retraite mais pour réfléchir à ce malaise et du coup Djébar se tourne vers le cinéma. Première cinéaste maghrébine. Elle réalise deux films documentaires « La Noubia des femmes de Mont Chenoua » en 1978 et « La Zerda et les chants de l'oubli » en 1982.

Ainsi parler de soi est un acte impudique, une transgression de la loi islamique qui interdit le discours sur soi. Et parler de soi dans la langue de l'autre est vécu comme la divulgation de secrets intimes qui ne devaient pas sortir de la cellule familiale.

Notre travail examine les stratégies mises en œuvre par Assia Djébar pour asseoir un rapport pluriel à l'identitaire à travers les langues, les cultures et l'altérité. Autrement dit comment la rencontre avec l'Autre qui est souvent douloureuse contribue à la construction d'un « Je » mouvant multiple et complexe.

Chez Assia Djébar l'identité mouvante est liée au territoire des langues. Pour bien situer notre auteure dans ce territoire, nous tenterons de comprendre d'abord ce qu'est la francophonie en convoquant différentes définitions. Nous verrons comment le triangle linguistique, la binarité culturelle d'Assia Djébar entraîne inmanquablement une dualité dans son écriture et devient une passerelle vers soi pour aboutir finalement à son rôle d'intellectuelle qui la propulse au-devant de la scène mondiale.

2. Assia Djébar, franco graphie : dialogue avec les altérités

La fiction djébarienne revêt des allures de l'essai. Elle devient le prétexte à une réflexion sur la langue qui la produit et un point de départ pour questionner soi. L'expérience personnelle de notre auteure, son malaise, son dilemme face à sa langue d'écriture passe par une reconsidération de la langue de l'Autre. Ainsi, la langue française, d'un statut de langue marâtre qui fait forcément souffrir, devient un voile protecteur qui favorise l'expression et, de la sorte, libère des carcans traditionnels. La fiction rend compte de ce dilemme psychologique qui reflète le malaise de toute une génération d'écrivains contraints d'écrire dans la langue de l'ancien colonisateur. Elle devient un espace qui traite de la question littéraire postcoloniale au croisement de problématiques majeurs : langue, identité, Histoire/mémoire et décolonisation. L'écriture bigarrée de Djébar témoigne de la licence poétique dont la fiction fait preuve : l'auteure écrit dans une langue et pense dans une autre. Elle vit dans un « tangage de langue »³ qui porte les stigmates de la fragilité de la langue, de la lutte contre toute assignation identitaire figée, loin du monolinguisme acculturant.

L'expression « écrivain francophone » ou « littérature francophone » est souvent source d'ambiguïté. Qui est francophone et qui ne l'est pas ? Y a-t-il d'un côté le français de la source, c'est-à-dire celui qui est parlé dans l'hexagone, et de l'autre, le français parlé dans les anciennes colonies. Nous convoquons quelques définitions pour lever toute ambiguïté. Abdelatif Laâbi, souligne que la francophonie est porteuse d'ambiguïté ; elle est aliénante voire écrasante, cherchant à uniformiser l'altérité :

La francophonie est une étiquette qui ouvre des arrières pensées politiciennes et elle est terriblement réductrice. Il ne faut pas enfermer les expériences littéraires très diverses, explicitées en français et très éloignées les unes des autres, dans la seule problématique de la langue (Laâbi, 2003 : 42-44).

Pour l'essayiste et critique argentin Carlos Alvarado-Larroucau, la francophonie réside dans la langue de l'écrivain et dans le décor qu'il plante (ou plutôt ne plante pas) dans son récit :

³ « Tangage de langue » expression de Michel Leiris présente dans ses écrits autobiographiques. Leiris utilise cette image maritime pour évoquer l'instabilité du langage, sa difficulté à rendre compte du réel. Dans Biffures. Leiris parle explicitement du « Tangage de langue ».

Leiris, Michel. (1948) Biffures, La règle du jeu. Paris : Gallimard.

Ce qui définit la littérature francophone, ce n'est pas la nationalité de l'écrivain, ni son lieu de résidence. C'est la tension dans l'usage de la langue. La richesse d'une telle œuvre, c'est qu'elle emploie la langue française, mais ne parle pas de la France (Alvarado-Larroucau, 2009 : 195).

Sur cette base, toute littérature écrite en français et évoquant une réalité socio-culturelle ou historique avec un certain particularisme régional, est une littérature francophone : la langue devient l'agent de liaison ou le "JE" tout en racontant sa propre réalité se définit dans la rencontre avec l'Autre.

Où se situe Assia Djébar dans cette constellation ? En tant que maghrébine, elle appartient à la francophonie coloniale (bien qu'elle refuse toute catégorisation), puisque son pays était un département français, qu'elle est née sous l'occupation et que seule la langue française était apprise à l'école. Elle manifeste d'ailleurs spontanément sa binarité en ces termes :

Je suis [...] une femme d'éducation française, en langue française, du temps de l'Algérie colonisée, et si j'ajoute aussitôt « d'éducation française » et de sensibilité algérienne, ou arabo-berbère ou même musulmane [...] alors je suis bien une « femme francophone » dans mon activité intellectuelle et critique (Djébar, 1999 : 26).

Consciente des différentes composantes de son identité, elle ne privilégie aucune d'entre elles. En compagnie des femmes du Mont Chenoua⁴, elle est avant tout femme puis arabo berbère et musulmane ; en d'autres circonstances, elle est citoyenne militante, ou écrivaine francophone ou ... ainsi de suite. Ses propos viennent appuyer ceux d'Amin Maalouf⁵ elle affirme que : « l'identité n'est pas que de papier, que de sang, mais aussi de langue. » (Djébar, 1999 : 26).

La langue est aussi vecteur des idées, elle traduit la mémoire et révèle le monde intérieur de l'écrivain. Elle joue un rôle important dans sa formation en tant qu'individu. Par sa maîtrise, l'identité s'étoffe et se réinvente en sortant de l'étau linguistique dans lequel on l'enserme. C'est ainsi que Djébar se définit par une binarité culturelle qui entraîne une dualité dans l'écriture et une remise en question d'un « JE » stable et figé. Tout cela nous conforte dans notre réflexion. Le "Je" Djébarien, certes est lié à la langue française mais c'est un « Je » résistant, polyphonique habité par l'altérité. Ainsi la dualité qui caractérise notre auteure- essayiste, fait d'elle l'héritière d'un double patrimoine qu'elle traduit dans sa création littéraire. Sa franco-graphie est un espace identitaire ouvert à l'Autre. Cet Autre devient une passerelle vers soi.

La conjonction de son « arabophonie » avec la « berbérophone » ambiante et la « franco-graphie » forge un « JE » ouvert, dialoguant avec les cultures. Ce tissage du métissage est ce qu'elle appelle « un texte français qui est mien » » (Djébar, 1985 : 75). Ainsi, sa langue ne s'enferme pas dans la stricte francité et échappe au monolinguisme.

⁴ Les femmes du Mont Chenoua est un film documentaire réalisé par Assia Djébar en 1977. Ce film mi- fiction mi documentaire constitue un tournant dans son écriture post-filmique puisqu'il devient « matrice littéraire » expression emprunté à Jeanne Marie CLERC (1997). Assia Djébar, *Écrire, Transgresser, Résister*. Paris, L'Harmattan.

⁵ Dans son ouvrage *Les Identités meurtrières*, Maalouf cite : « L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. [] Il y a l'appartenance à la tradition religieuse ; à la nationalité, parfois deux ; à un groupe ethnique ou linguistique ; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution ; à un certain milieu social... », Maalouf, Amin. *Les identités meurtrières*. (1998). Paris : Grasset & Fasquelle, 1998. pp.16-17.

Cette pensée et cette pratique de l'écriture comme espace de connexions fécondes situent notre auteure dans le sillage d'Hélène Cixous parlant de son « algériance », qui consiste en une alliance de langues et de cultures en rapport avec le « JE » et « l'Autre » où l'identité est le résultat d'un métissage en perpétuel mouvement. Ainsi Djébar triomphe des frustrations, des blessures et du vide identitaire qui l'habite : celui d'une écriture arabe qu'elle ne maîtrise pas car elle ne l'a jamais apprise, celle du berbère « oublié mais pas effacé » et celle du français qu'elle parle et écrit mais dans lequel elle n'est pas pleinement à sa place. C'est ainsi que l'auteure impose son identité multiple qui est « aussi de langues » (Djébar, 1999 : 26).

Par cette conception de travail, ne réactualise-t-elle pas le mythe de Dougga ? Ne remet-elle pas de la sorte en mouvement la langue oubliée ? Ne fait-elle pas un pied-de-nez à tous ceux qui relèguent les langues orales aux oubliettes ? Et plus encore : ne peut-on pas voir dans cette conjonction des langues, même si leur relation est plus que tendue par le passé, une sorte d'apaisement de rapprochement et richesse ? Après s'être combattues, elles « s'enroulent comme des lianes l'une autour de l'autre » (Djébar, 1985 : 26), se partagent la tâche et contribuent, chacune selon ses compétences, à l'élaboration de l'édifice. De cette solidarité naît une œuvre à caractère collégial, qui n'est pas sans évoquer celle d'autres auteurs. Vénus Khoury Ghata confesse, par exemple :

Coupée du pays, des miens je m'étais raccrochée à la langue française devenue en même temps mon antagoniste et mon refuge, ma source d'angoisse et ma certitude. Ecrire en français revenait à écrire sans risques, sans confession, sans danger (Khoury, 2001 : 305).

On peut alors comprendre les réticences d'Assia Djébar à faire partie intégrante de la francophonie. Elle tient à son indépendance d'écrivain. Même si elle n'écrit qu'une langue, elle est traversée par d'autres dans l'exercice de cette écriture. Le dialogue qu'elle entretient ainsi ne se limite d'ailleurs pas aux voix des femmes arabes ou berbères : il s'établit tout aussi bien avec les auteurs dont elle se nourrit, pour peu qu'ils la touchent dans son nomadisme. Cela nous renvoie au dispositif contradictoire élaboré par Jacques Derrida, où l'exercice de l'écriture n'est pas enfermé. Selon lui, la langue d'écriture, quelle qu'elle soit, est pleine de langues. Il dit : « Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne ». Et, il le reformule sous l'aporie : « on ne parle jamais qu'une langue, on ne parle jamais une seule langue » (Derrida, 1996 : 13).

Ce rapport de pluralité à ses « langues-sources » explique d'une part la capacité d'Assia Djébar à penser une subjectivité plurielle et d'autre part l'aptitude et le goût à écrire, en aval, selon plusieurs registres : l'autobiographie, le roman et la nouvelle, le poème, l'histoire, l'écrit engagé, l'essai et la production cinématographique. C'est une écriture en mouvement, en perpétuel déplacement, en contact permanent avec les autres. C'est une écriture au cœur de l'altérité qui crée un lien entre soi et l'Autre où la langue francophone joue le même rôle qu'une autre. La littérature dépasse les frontières, s'écrit et se vit dans un espace élargi de réflexion. Cette conception ouverte et labile de l'écriture francophone se retrouve de nos jours chez plusieurs écrivains. Chamoiseau, chantre de la créolité, ne s'assigne, par exemple, pas d'autre but

Les mélanges de cultures, d'imaginaires, sont totalement imprévisibles. Tout ce que nous pouvons faire, c'est lutter pour qu'il n'y ait pas d'uniformisation, que les nouvelles formes de domination ne nous esquintent ... [...]. La fiction que nous devons imaginer est une fiction particulière, à la fois intime et ouverte. Intime, parce qu'il faut construire le lieu et qu'on a une mythologie personnelle, et ouverte, parce que nous sommes agis par la totalité-monde. (Chamoiseau, 1997 : 144.)

3. Assia Djébar : Démystifier la langue, repenser l'identité

La négation du passé linguistique de l'Algérie a consisté à déconsidérer les dialectes et la langue française. L'arabe classique prend la place du français, nie les autres langues, s'invente un passé qui commence avec l'avènement de l'islam en Algérie. De ce durcissement politique, Assia Djébar conclut que toutes les langues sont machistes, même la langue maternelle qui s'en tient à sa stricte « arabité » en faisant fi des autres langues qui la composent : le berbère, le turc, le français, l'espagnol... Cet impérialisme linguistique donne à la langue dominante un comportement de goule, d'hydre assoiffé de mots qui tente d'engloutir l'idiome local sans le restituer tout en figeant et en condamnant l'identité à la réduction. Le linguiste Jean Louis Calvet parle de glottophagie, quand une langue engloutit une autre. Djébar rejoint en cela Jacques Derrida, quand il démystifie le fondement idéologique d'une construction identitaire sur la langue maternelle. Pour lui, toute langue maternelle est à même de devenir « folle » (Derrida, 1096 :13), lorsqu'elle est l'instrument du pouvoir – de tout pouvoir, quel qu'il soit politique ou religieux. De fait, notre écrivaine a subi de plein fouet la fureur des monolingues qui l'ont contrainte à l'exil, et elle ne pourrait que souscrire aux propos du personnage de Louise, française pro FLN dans le roman de Michel Canesi et Jamil Rahmani *Alger sans Mozart* :

J'ai lutté pour que l'Algérie soit libre [...]. Maintenant ma culture est obsolète, le pouvoir a tout fait pour l'extirper, l'arabe a chassé le français. Quelque part, quelqu'un dans un bureau ou une salle de réunion, sûr d'être investi d'une mission divine, a décrété mon savoir périmé. Dès lors, comme tant d'autres, je ne servais plus à rien : j'avais dépassé la date limite de péremption. J'étais victime d'un génocide culturel ! (Canesi, 2012:316)⁶

Au lieu donc d'essayer d'imposer une langue à la place de l'autre, l'intellectuel a la tâche de les réhabiliter, de les remettre en mouvement. L'écrivaine milite pour la restitution du « triangle linguistique », facteur d'enrichissement et de diversité, et rappelle que la cohabitation des langues était une pratique ancienne dans l'Algérie des rois berbères, avec le libyco berbère des autochtones, le punique de l'ancien ennemi vaincu, et le latin des alliés dominateurs. Elle n'en néglige donc aucune : le berbère, l'arabe avec ses diglossies et le français. Comme c'était le cas par le passé lettrés et artistes s'agrippent aux assises différentielles : réenracinement berbère, contestation punique par l'ombre du grand vaincu d'hier, éclats préservés de la lumière grecque pour élargir à l'infini l'horizon. Ainsi, à travers l'œuvre de fiction, la narratrice prend part au débat politique. En dénonçant la politique monolingue et l'enfermement identitaire. Elle oppose à l'uniformité la richesse de la diversité si bien célébrée par les vers célèbres de Houdart de La Motte :

⁶ L'Algérie n'est pas le seul pays à avoir connu une telle guerre des langues. Raphael Confiant rapporte une discussion animée entre écrivains arabes et berbères, lors d'une conférence sur les langues à l'Institut français de Rabat. Il prit part au débat houleux en posant cette question : « Mais qu'est ce qui s'oppose fondamentalement à ce que vous soyez à la fois berbères et arabes ? Qu'est ce qui s'oppose à ce que le berbère devienne la langue officielle du Maroc à côté de l'arabe et qu'il soit étudié à l'école et à l'université exactement comme l'arabe ? Et puis, vous qui parlez français mieux que moi pourquoi ne cherchez-vous pas à construire une identité marocaine qui serait berbère arabe et française à la fois ? » (Cf. LAÂBI, Abdelatif. Entretien avec Abdellah Baïda, Institut Français de Rabat, Op. cit.). Et de conclure que « les marocains sont des créoles qui s'ignorent »...

Mais chaque groupe campe sur ses positions. Pour les berbéristes : « c'est vouloir noyer la culture berbère déjà dominée de deux cultures colonialistes. » Pour les arabisants : « c'est vouloir briser l'unité arabe qui cherche avec difficulté à se construire de l'Atlantique au Golfe, en faisant la promotion d'une culture régionale minoritaire : la berbère, et celle de la grande culture impérialiste, la française. » Pour les francisants, moins nombreux, c'est vouloir empêcher « l'accès du Maroc à la modernité alors qu'elle a précisément besoin d'une grande langue internationale comme le français pour la mondialisation ».

C'est un grand agrément que la diversité :
 Nous sommes bien comme nous sommes.
 Donnez le même esprit aux hommes,
 Vous ôtez tout le sel de la société.
 L'ennui, naquit un jour de l'uniformité⁷

Elle prévient par-là de l'inégal traitement des langues du pays et de ses conséquences : ériger une langue en fabriquant sa supposée supériorité décline naturellement les autres et en fait des langues mineures, sans intérêt.

L'enfermement déchaîne les passions, attise les haines et immanquablement fait couler le sang. Or, les Anciens se sont au contraire nourris de leurs expériences mutuelles. Pour Assia Djébar, les premiers écrivains algériens à avoir adopté une langue étrangère ne sont pas Kateb, Mammeri ou Feraoun mais Apulée, Tertullien et, plus tard, Saint Augustin. Tous trois sont natifs d'Algérie, mais les deux premiers écrivirent en grec et le dernier en latin. L'intérêt de la langue étrangère est la sauvegarde du patrimoine que la langue locale perd par les aléas de la vie. Sans le texte grec de Polybe l'histoire de Massinissa, de Micipsa et de Jugurtha nous serait-elle parvenue ? De plus, le contact avec les autres langues est toujours réciproque, même le latin a pris une teinte locale : « La langue latine, adoptée d'abord comme un corset rude et raide, se forge, se déforme, se trahit et s'invente pour devenir langue créatrice chez nos ancêtres. (Djébar, 1999 : 55).

L'écrivaine parcourt le monde, se libère grâce à cette langue et porte la parole des femmes d'aujourd'hui et d'hier, comme celles de la première communauté musulmane dans son roman *Loin de Médine*. Ainsi, le français devient une langue de témoignage historique qui restitue la part de vérité que le patriarcat occulte : « La langue française, moulant sa pâte en moi pour faire surgir ces héroïnes musulmanes, inscrit son espace hors de la composition de la tradition religieuse, celle-ci enserrée encore dans mon arabe (Djébar, 1999 : 55)

C'est donc grâce à la langue du dehors qu'un fond culturel musulman est réactivé. Ne peut-on pas voir dans cet acte fondateur qu'est l'écriture, un retour à la vie ou, mieux encore, une pérennité qui tutoie l'éternité ? Le français joue ici le même rôle que le grec et le latin du temps de Polybe et de Tite-Live – ce que Jacques Berque résumait en disant que le français est l'hellénisme des maghrébins...

Au terme de ce point nous dirons que la littérature éveille la réflexion sur l'altérité, façonne une identité conciliante qui s'oppose à toute forme d'exclusivité et de fermeture. Ainsi donc, la liberté d'action, de mouvement rejette tout essentialisme identitaire. Assia Djébar a une attitude beaucoup plus mesurée face à la langue française qu'elle a domestiquée, et dans son écriture coexistent toutes les langues qui font son "Moi" hybride. Sa sérénité face au français, dont elle revendique désormais l'appartenance sans complexe, ne lui fait pas oublier les autres langues qui travaillent son souffle créateur, au même titre que les voix qui l'assiègent. Sans doute son bilinguisme culturel a-t-il atteint la plénitude, l'apogée et la grâce connus par Jamel-Eddine Bencheikh lorsqu'il déclarait :

N'en déplaise aux enragés de l'expulsion ou aux défenseurs d'une authenticité recroquevillée sur ses cactus, je n'ai jamais été déchiré par mes deux cultures, et aucune ne cherche à

⁷ Houdart de la Motte, Pierre. (Les amis trop d'accord). Comédie en cinq actes et en vers, créée et publiée en 1719 à Paris chez Claude Barbin dans le recueil Œuvres de théâtre de Houdart de la Motte, tome 3. Cette pièce s'inscrit dans le cadre du renouveau comique ou La Motte cherchait à proposer une comédie morale fondée sur l'analyse des comportements et la critique des excès.

s'emparer des droits de l'autre. De chacune, je jette vers l'autre un regard amical mais vigilant : les deux peuplent mon imaginaire et mon âme. Un Stabat Mater chanté par Berganza ne me fait pas oublier la Sourate Ar-Rahman psalmodiée par Menchaoui ; les vers de Darwich ne m'empêchent pas d'être ému par ceux de Jean Grosjean ; un chant anarchique de Léo Ferré ne me prive pas de la merveilleuse tendresse d'une chanson andalouse sur les lèvres de Sami al-Maghribi, juif marocain. Émerveillé par les contes celtiques comme par ceux des Mille et une Nuits, par la prose de Gracq comme par celle de Taha Hussein, traduisant en français une *qasîda*, ou en arabe un sonnet, je revendique pour chacune de mes deux cultures le droit de s'éblouir aux reflets indicibles qu'elle sait prendre dans l'autre. Je ne me déchire ni me dissocie. Je suis dans la totalité de mon être, irréductiblement arabe, irréductiblement français, en ce double mouvement de l'esprit qui choisit sa liberté dans ce qui l'exalte, non dans ce qui le mutilé.⁸

4. Conclusion

L'enjeu de cette contribution a donc été de répondre à la question centrale : En quoi L'Autre constitue-il une passerelle vers soi ? Nous sommes convaincues qu'écrire dans la langue de l'Autre est un espace qui catalyse la mouvance du « JE ». Loin de figer le « JE », cette écriture le redéfinit et le met face à ses perpétuelles transformations. Par l'écriture métissée, la fiction conserve les pratiques ancestrales et ouvre l'horizon du lecteur, elle maintient un ciel de mémoire ouvert sur la culture de l'Autre.

Le métissage linguistique redéfinit l'identité de notre auteure. Elle échappe au tiraillement et arrache sa place au carrefour de la réflexion et de l'action. Elle est à l'image du derviche tourneur, les deux mains ouvertes : l'une vers le ciel pour récolter la connaissance, le savoir et la lumière ; l'autre tendue vers l'Autre en signe d'altérité et de partage ; vers celles qui n'accèdent pas à l'arbre de la connaissance ; de la sorte elle adoucit leur vie à défaut de la transfigurer ; c'est pourquoi elle se qualifie tour à tour de « diseuse », « scripteuse » et « passeuse » ... Ses récits, libèrent la voix des muselées au profit d'un « JE » pluriel qui rejette la fermeture linguistique et identitaire catalysent ainsi un sentiment collectif d'altérité. Le croisement culturel linguistique et historique ouvre un « troisième espace »⁹ où se produit l'hybridité non pas comme un simple mélange des cultures mais comme un processus de connaissance de soi par le détour de l'Autre.

Références bibliographiques

- Alvarado-Larroucau, C. (2009). « *Les Précieuses argentines. Littérature francophone d'Argentine* ». *Francophonia*, n°18, pp. 194–215. Université de Cadix.
- Bencheikh, J-E. & Miquel, A. (1990). « *Nous ne voulons pas être séparés* ». *Le Monde*, 8 février 1990. Tribune publiée en même temps que celle d'André MIQUEL.
- Canesi, M. & Rahmani, J-O. (2012). *Jamil. Alger sans Mozart*. Paris : Naïve.
- Chikhi, B. (1993). *Les romans d'Assia Djébar : entre histoire et fantaisie*. Alger : OPU
- Djébar, A. (1999). *Ces voix qui m'assiègent, En marge de ma francophonie*. Paris : Albin Michel

⁸ Bencheikh, Jamel Eddine. « "Nous ne voulons pas être séparés" Moi, immigré maghrébin amoureux de la France ». *Le Monde*, 8 février 1990. Tribune publiée en même temps que celle d'André MIQUEL : « "Nous ne voulons pas être séparés" Moi, Languedocien d'origine amoureux de l'islam ».

⁹ Dans son ouvrage *The Location of Culture* (1994) Homi Bhabha parle de « third space » qui en lieu de création culturelle mais aussi de tension : Il produit les nouvelles formes culturelles par hybridité

- Djébar, A. (1985). *L'Amour, la fantasia*. Paris : Albin Michel
- Djébar, A. (1957). *Les alouettes naïves*. Paris : Julliard,
- Djébar, A. (1996). *La langue de l'Autre*, In Le Monde, « Les écrivains et la langue ».
- Chance, D. (1997). « L'auteur en souffrance : entretien avec Patrick Chamoiseau ». Paris : Karthala, pp 133-152.
- Derrida, J. (1996). « Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine ». Paris : Galilée.
- Houdart De La Motte, A. (1719). *Les amis trop d'accord*. Paris : Fables nouvelles
- Khoury-Ghata, V. (2001). « Pourquoi j'écris en français ». *Revue Des Deux Mondes*, pp.39-44.
- Laâbi, A. (2003). « La francophonie, une imposture ». *Le Magazine littéraire*, n 423, pp.44-47.
- Maalouf, Amin. (1998). *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.